

# Télérama + Sortir

MERcredi 20 JUILLET 2016  
N° 3471  
DU 23 AU 29 JUILLET 2016

MERcredi 20 JUILLET 2016  
N° 3471  
DU 23 AU 29 JUILLET 2016



NOTRE SÉRIE : ILS ONT MARQUÉ L'ANNÉE

## LE FABULEUX DESTIN DE GIULIA ENDERS

AUTEURE DU BEST-SELLER « LE CHARME DISCRET DE L'INTESTIN »

ET AUSSI : LA PRÉHISTOIRE PAR ANNE LEHOËRFF,

L'AMÉRIQUE NOIRE DE SPIKE LEE...

PORTRAITS CRACHÉS DE NOTRE ÉPOQUE (3/5)

*Elle a remporté le chantier du Musée national estonien et celui de l'ancienne gare Masséna, à Paris. Pour l'audacieuse Lina Ghotmeh, née à Beyrouth, être architecte, c'est avant tout réparer les cicatrices de la cité.*

# DOCTEURE EN BÂTIMENT

Par Luc Le Chatelier  
Photos Tônu Tunnel pour Télérama

**H**aute comme trois pommes, un sourire désarmant, Lina Ghotmeh n'a peur de rien. En 2006, à 27 ans, un âge où l'on est encore un bébé en architecture, elle a brûlé la politesse à quelques bataillons de vétérans autrement blanchis sous le harnais en remportant (avec ses jeunes associés Dan Dorell et Tsuyoshi Tane) le concours du Musée national estonien. Un gros morceau de 34 000 mètres carrés et 69 millions d'euros qu'elle a eu l'audace d'imaginer – en dehors de ses heures de travail chez Jean Nouvel – à côté de l'endroit initialement prévu. Avec un aplomb sans faille, elle a mis les pieds dans le plat d'une plaie encore ouverte : l'histoire de ce petit pays balte d'un million trois cent mille âmes, pillé, humilié, martyrisé depuis la nuit des temps par ses puissants voisins allemand, danois, suédois, et depuis 1721 par les Russes, puis les Soviétiques jusqu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Ces cicatrices restent visibles dans le paysage. Notamment à Tartu, cent quinze mille habitants, deuxième ville d'Estonie après Tallinn, mais capitale culturelle et universitaire de cette jeune république née en 1991, sur les cendres de l'URSS. Justement, c'est là, sur le périmètre d'une ancienne base aérienne de l'Armée rouge, que les autorités voulaient édifier leur musée, avec l'idée plus ou moins consciente d'effacer ainsi sous le béton et la pelouse les mauvais souvenirs de l'occupation. Lina Ghotmeh, elle, a au contraire positionné son bâtiment – un long parallélépipède de 300 mètres de long sur 40 de large – pile dans le prolongement de la piste « *qui fait partie de l'histoire* ». Mais en pente douce, « *comme un tremplin pour un nouveau décollage* ». Sur Google Earth, en tapant « Tartu », on ne peut pas rater cette bande claire qui court, rectiligne, sur plus de un kilomètre. Quelle évidence !

« *Je voulais être archéologue ou médecin, j'ai fait architecte.* » Elle rit. « *C'est une bonne synthèse : quand on construit, il faut se préoccuper des traces, des stigmates, des excroissances, bref de tout ce qui participe du contexte pour essayer de soigner la ville et le paysage.* » Lina Ghotmeh sait de quoi elle parle : elle est née, a grandi et fait ses études au Liban, dont elle est par-

tie en 2000. Et elle a vu sa ville, Beyrouth, « *jamais finie, sans cesse détruite, toujours reconstruite. Dans ce maelström de guerres, d'attentats et de lignes de fracture, l'architecture est l'espoir. C'est elle qui permet d'envisager l'avenir. C'est elle aussi, dans ses trous, ses délaissés, ses friches, ses ruines, qui ouvre la porte à la nature. Une nature sauvage, débridée, tellement belle qu'elle magnifie le bâti* ». Au département d'architecture de l'Université américaine de Beyrouth où elle a fait ses études (après le bac passé au lycée français), Lina Ghotmeh a pu croiser politique, sociologie, géographie, photo, histoire de l'art. Cette formation pluridisciplinaire sur le modèle de ce qui se fait à Harvard n'est certainement pas étrangère à son approche complexe des dynamiques susceptibles de produire de l'espace « *plus précis, plus précieux...* »

Allons voir. A la sortie de Tartu, juste après un petit bois de maigres bouleaux, il est là, puissant, généreux et modeste à la fois. Plus proche du sobre Louvre-Lens (des Japonais de l'agence Sanaa) que de l'ostensible Guggenheim de Bilbao (de l'Américain Frank Gehry). En façade, un vaste auvent, 14 mètres de haut sur 35 de porte-à-faux, guide le public vers l'entrée. Tout le reste, lisse, orthogonal, n'est que verre. Une double peau discrètement sérigraphiée de petites étoiles blanches – qui symbolisent le bleuet, fleur nationale et motif traditionnel des tricots de laine –, sur laquelle se reflète, s'absorbe, s'estompe le ciel. En pente douce, le bâtiment finit lui aussi par disparaître, au loin, dans le sol, sur la piste... A l'intérieur, beau volume, tout est clair, dans les gris, dans les blancs. Des baies, des patios, des ouvertures, des transparences permettent à la lumière du jour et au paysage d'habiter ce qui a été conçu non seulement comme un musée, avec ses collections permanentes et des expositions temporaires (et 10 000 mètres carrés de réserves pour près d'un million d'objets), mais aussi comme un lieu d'étude de la culture estonienne et de ses racines finno-ougriennes : auditorium, centre de documentation, librairie, salles de cours. Sans oublier une cafétéria comme on sait si bien les faire dans ce pays de cochonnailles et de pâtisseries, avec vue sur le lac qu'enjambe l'édifice.

LINA GHOTMEH, DE L'ESTONIE À PARIS

ARCHITECTURE



Sur un autre de ses projets, chez nous cette fois, il est aussi question de bien manger... Dans le cadre de l'opération « Réinventer Paris », lancée par Anne Hidalgo, Lina Ghotmeh a raflé la mise sur un site compliqué : l'ancienne gare Masséna, sur la petite ceinture, à la charnière du « vieux » 13<sup>e</sup> arrondissement et du nouveau quartier Seine-Rive-Gauche. Pour matérialiser un projet autour de l'agriculture urbaine porté par le promoteur immobilier Hertel, l'école d'ingénieurs AgroParis-Tech et le collectif Alimentation générale, elle a planté une jolie tour de Babel de 50 mètres de haut (soit quinze étages!), extérieurement tout en bois – mais construite sur une structure en métal –, autour de laquelle s'enroule une coursière mangée par la végétation. Au sommet, un potager, ensuite, des résidences de jeunes chefs, puis quelques laboratoires de recherche, enfin une galerie de street art et, au sous-sol, une salle de concert. Quant à la gare elle-même, petit bâtiment néo-classique rose et non sans charme, elle la coiffe d'une serre agricole, tandis qu'en rez-de-rue devraient s'installer une cantine associative, des commerces de bouche, et sur le parvis, deux fois par semaine, un marché de producteurs franciliens. Le hasard a bien fait les choses (le promoteur, qui poursuivait d'autres projets pour « Réinventer Paris » avec des hommes, cherchait une femme architecte pour respecter la parité). « *Tout de suite, on s'est bien entendus, explique Pascal Allançon, le financeur de l'affaire. Ouverte, enthousiaste, à l'écoute, elle n'a pas du tout cherché à nous imposer son style ou sa vision. Présente à toutes les réunions de quartier, elle a construit ce projet avec tous les acteurs, se mettant*

*d'emblée dans le rôle de pivot, pour faire la synthèse de l'ensemble des paramètres : les envies des uns et les susceptibilités des autres, les contraintes techniques et celles du terrain, les normes abscones et la lourdeur administrative, l'histoire passée et celle qu'on écrit...* » Lina Ghotmeh rit : « *C'est la mission de l'architecte, non ?* » Haute comme trois pommes, peur de rien, elle ira loin... ●

1 Le Musée national estonien ouvrira le 25 septembre prochain.

Lina Ghotmeh devant le futur Musée estonien, construit sur une ancienne base aérienne « comme un tremplin pour un nouveau décollage ».